

théâtre/garonne
scène européenne

l'Usine

Centre national des arts de la rue
Tournefeuille / Toulouse Métropole

30 MAI > 2 JUIN

LENGA

le GdRA

Théâtre / Danse / Musique

DOSSIER DE PRESSE



30 & 31 mai 2017

ma 30 20 : 00

me 31 20 : 00

1^{er} & 2 juin 2017

je 01 20 : 00

ve 02 20 : 30

un spectacle présenté avec

L'Usine, Centre National des Arts de la**Rue et de l'Espace Public,**

Tournefeuille-Toulouse Métropole

durée : **1h30**tarifs de **9€ à 24 €**réservations **05 62 48 54 77**www.theatregaronne.comConception et mise-en-scène **Christophe Rulhes**Chorégraphie **Julien Cassier**Scénographie **le GdRA**Musique **Christophe Rulhes et Lizo James**Images **le GdRA, Edmond Carrère et Ludovic****Burczykowski** Costumes **Céline Sathal**Direction technique **David Løchen**Lumière **Adèle Grepinet**Son **Pedro Theuriet**Avec **Julien Cassier** - jeu d'acteur, danse, acrobatie**Lizo James** - jeu d'acteur, acrobatie, danse, musiqueet chant Maheriniaina **Pierre Ranaivoson** - acrobatie,danse, jeu d'acteur, musique **Christophe Rulhes** -

musique, chant, jeu d'acteur

Lenga

La Guerre des Natures #1

le GdRA

L'anthropologue et musicien occitan Christophe Rulhes et le danseur, acrobate et comédien Julien Cassier invitent Maheriniaina Pierre Ranaivoson, acrobate, danseur et chanteur Merina de Madagascar, et Lizo James, danseur et musicien Xhosa sudafricain ayant grandi dans les townships du Cap. Ensemble, ils sont partis à la rencontre de leurs grand-mères qui témoignent, en vidéo, des langues Merina ou Xhosa qu'elles sont fières de parler, de la culture qu'elles portent, de leur transmission incertaine. Sur le plateau, les petits-fils dansent, mêlant leurs savoirs traditionnels et leurs influences contemporaines. Dans *Lenga*, création acrobatique, musicale et vidéo, ce qui sépare tradition et modernité s'amenuise, témoignant d'une transmission inventive.

Le GdRA (Groupe de Recherche Artistique) réagit ici à ce que les géologues ont appelé «l'anthropocène»: nous serions entrés dans une nouvelle ère géologique, définie par le fait que l'action humaine a désormais davantage d'influence sur les mutations écologiques, géologiques et climatiques que toute autre forme de déterminant. Cette nouvelle ère s'accompagne, entre autres aspects, de l'appauvrissement rapide de la biodiversité, mais aussi de la diversité culturelle et linguistique. Pour en rendre compte, le GdRA débute un nouveau cycle de créations appelé «La Guerre des Natures», dont *Lenga* est le premier volet: une manière de faire des mondes en chantant, en dansant et en résistant à la disparition de la diversité des cultures, et de relier la mémoire personnelle à l'histoire collective.

Contact presse

Bénédicte Namont

b.namont@theatregaronne.com

+33 (0)5 62 48 56 52

assistée d'Ilda Jakobs

i.jakobs@theatregaronne.com

+33 (0)6 79 72 12 48

Réservations en ligne, informations et dernières minutes sur

www.theatregaronne.com

tél. billetterie : + 33 (0)5 62 48 54 77

administration : + 33 (0)5 62 48 56 56

contact@theatregaronne.com

« JE SUIS VENU PARLER ICI POUR DÉFENDRE MA LANGUE COMME JE DÉFENDS MA TERRE. MA LANGUE C'EST MA CULTURE, MA LANGUE C'EST MA TERRE, LA TERRE, LA FORÊT. NOUS AVONS DÉJÀ L'EXPÉRIENCE DANS NOTRE RÉGION, DE MISSIONNAIRES CATHOLIQUES QUI SUR NOTRE TERRITOIRE ONT TERMINÉ, ENFIN ÉLIMINÉ COMPLÈTEMENT NOTRE LANGUE. DANS CERTAINES RÉGIONS, DES YANOMAMIS ONT ABANDONNÉ LEUR LANGUE, ILS NE SAVENT PLUS PARLER, ILS NE SONT PLUS COMPLÈTEMENT YANOMAMIS. LES MISSIONNAIRES NE NOUS ONT PAS AIDÉ DANS NOTRE LUTTE. LES MISSIONNAIRES, CERTAINS INSTITUTEURS, LES CATHOLIQUES... TOUS CES GENS NE NOUS ONT PAS AIDÉ. LEUR SEULE PRÉOCCUPATION ÉTAIT DE NOUS TRANSMETTRE LEUR LANGUE ET D'ÉLIMINER LA NÔTRE. LES BLANCS, LES ORPAILLEURS, LES COUPEURS D'ARBRES, L'ÉTAT, ILS NOUS ONT DONNÉ LEURS LANGUES, LEURS VIRUS, LEURS ARMES, LEURS DIEUX, LEURS ALCOOLS, LEURS MARCHANDISES... ILS NOUS ONT TRANSMIS LA MORT. ILS ONT DÉTRUIT LA FORÊT, LE CAOUTCHOUC, LE BOIS... ILS NOUS ONT DIT : « SI VOUS PARLEZ NOTRE LANGUE VOTRE VIE SERA MEILLEURE » ET C'ÉTAIT UN MENSONGE. ET LÀ AUSSI NOUS AVONS RÉSISTÉ, ET C'EST POUR ÇA QUE DANS LA PLUPART DE NOTRE TERRITOIRE NOUS PARLONS ENCORE ET TOUJOURS NOTRE LANGUE. LA GUERRE DES LANGUES EXISTE ET NOUS RÉSISTONS. JE DÉFENDS MA LANGUE PARCE QUE C'EST DANS CETTE LANGUE QUE NOUS SAVONS DIRE TOUT CE QUE NOUS AVONS À DIRE, NOUS FAISONS DES DIALOGUES CÉRÉMONIELS, NOUS APPELONS WAYAMU, WAYIMU. TOUS NOS CHANTS CHAMANISQUES SONT DANS CETTE LANGUE... C'EST DANS CETTE LANGUE QUE NOUS VIVONS ET NOMMONS LA FORÊT QUI NOUS PERMET ET VOUS PERMET DE VIVRE. »

Davi Kopenawa, leader et chaman yanomami,

**conférence inaugurale de l'exposition «Terre Natale, Ailleurs commence ici»,
prononcée en langue yanomami
et traduite directement en français par Bruce Albert,**

La langue, le corps, le texte

Il y a dans la chair une langue profonde qui anime le corps, un chant. S'il est parfois fait de plusieurs langues parlées, ce chant du tréfonds est celui de la personne, sa résonance propre, sa musique, sa singularité de pensée et de parole. Au plateau nous sommes particulièrement attachés à ces richesses du corps et du timbre, richesses d'accents, de prosodie, de rythme de parole, de langue. Nous considérons que l'esprit et la chair ne peuvent s'animer que d'un même élan. Le personnage et le texte ne doivent pas prendre le dessus sur la musique singulière de la langue de l'acteur... de la personne. La fiction ne peut pas brider la présence simple et directe du geste incarné. Le réel de l'instant se veut amplifié par la performance ou le jeu.

Or, les possibilités de présences s'épuisent. Les êtres se standardisent. Les corps perdent en singularités. Les langues s'homogénéisent. Les accents sont partout les mêmes. Les scènes de cirque, de danse, de théâtres occidentaux cherchent leurs aspérités et leurs altérités. A travers le monde, les langues disparaissent, et le texte trop souvent se dissocie du corps.

Il existe sur Terre une forte corrélation entre la biodiversité et la diversité linguistique. Là où poussent les arbres se parlent les langues. J'aimerais découvrir un de ces territoires hyper-divers en faune et en flore où les hommes s'autorisent la pluralité linguistique, la différence, l'altérité de parole. Cette richesse qui réunit les plantes, les bêtes, les langues et les humains, les linguistes et biologistes l'appellent de consort « la diversité biolinguistique ». Voilà maintenant dix ans qu'ils la nomment comme telle et la décrivent. Ils la voient dépérir d'ici à 100 ans.

Rencontres

L'île de la Réunion, tête d'épingle au cœur du pacifique, à 700 km d'Antananarivo Madagascar, pays hyper-divers selon les classifications écologiques de l'UNESCO. Point minuscule, île de la Réunion, située à 1000 km de la ville du Cap en Afrique du Sud, autre zone de l'hyper diversité climatique, écologique et linguistique. La Réunion, ses créoles, ses malbars, ses zarabs, ses zoreils, ses langues, ses fruits, ses paysages endémiques, son écologie elle aussi mise en danger.

En 2014, invité à la Réunion pour réaliser une mise en scène, je rencontre à cette occasion Maheriniaina Pierre Ranaivoson et Lizo James.

Maheriniaina Pierre Ranaivoson est acrobate, danseur, voltigeur, artiste malgache. Il s'est formé à l'acrobatie au Chapitô Métsy, école créée par l'Aléa des possibles dans un quartier populaire d'Antananarivo. C'est d'abord une école de cirque et un lieu de travail pour les artistes. C'est aussi un espace de scolarité un peu particulier pour les enfants des rues qui apprennent à compter en faisant des pyramides. Il est Merina, une ethnie malgache très singulière, à la langue et à la culture riches et dont j'ai déjà évoqué l'existence dans SUJET, le dernier spectacle du GdRA. Les Merinas ont une conception très belle de la personne, où cette dernière précède la naissance physiologique et poursuit son existence bien après la mort physique. Maheriniaina connaît ces traditions, celles de la transe et du chamanisme, les danses de retournement des morts et d'exhumation des corps, les rituels de possession. Mais il s'intéresse aussi au hip-hop américain, aux danses urbaines, à la voltige et à l'acrobatie circassienne, à la culture occidentale, il aime la danse contemporaine. Il parle merina, malgache, français, un peu d'anglais. Il est en lui hyper-divers... comme la forêt où vivaient ses parents et dont la déforestation s'accélère avec fracas.

Sur l'île de la Réunion je rencontre aussi Lizo James, Xhosa d'Afrique du Sud ayant grandi dans les bidonvilles du Cap, les « townships » de Cape Town à Khayelitsha. Chanteur, acteur, danseur, acrobate et musicien, il est membre du Zip Zap Circus, école de cirque social tournée vers les bidonvilles et les quartiers du Cap. Il pratique la tradition des Gumboots, chorégraphies de pieds et de mains qui impliquent tout le corps et qui s'utilisaient pour communiquer dans le noir profond des mines de l'Apartheid où son grand-père s'est usé le dos. Il connaît aussi les danses de bâton qui ritualisent encore des combats initiatiques dans les quartiers populaires du Cap. Le répertoire de chants de ses ancêtres est intégré dans son corps, son larynx, ses poumons, son ventre. En n, en plus de connaître l'anglais sud africain, il parle une pointe de Zulu, un peu d'Afrikaans et surtout le Xhosa, idiome fascinant qui intègre des « clics », sons de palais et de langues virtuoses venant ponctuer le langage.

L'hyper-divers

Si depuis longtemps je cherche à rencontrer l'hyperdiversité, c'est en réponse à la sensation de perte et d'absence. J'écris et je joue pour que vivent des éléments fragiles qui tendent à être détruits. Je résiste ainsi face à ma propre disparition. J'ai enregistré mon père éploré devant les micros, triste de ne plus pouvoir parler sa langue avec moi, avec ses amis ou ses pairs. Il est l'un des derniers locuteurs d'un occitan vernaculaire rare, vif, rocailleux, prosodique à souhait et qui s'associe à un vécu « continuiste », où les être humains sont en lien direct avec les animaux et les éléments du paysage, où le théâtre se fait en veillée le soir avec les histoires et les chants des proches et des voisins.

A huit ans, j'ai enregistré au magnétophone mon grand-père paternel qui ne parlait que l'occitan, il disait « le patois ». Cet homme, je l'appelais « Always », l'un des premiers mots anglais appris auprès de ma grande sœur. « Toujours » : je le rêvais éternel. Quatre ans plus tard, alors jeune adolescent, je lui tenais la main au moment de sa mort. Je l'ai vu immédiatement quitter son corps – du moins est-ce comme cela que j'ai voulu le voir – rejoindre les arbres de sa cour de ferme, les herbes de ses champs, les sillons de ses labours, et les pierres auxquelles il parlait lorsqu'il construisait ses murs en lauze. Je l'ai surtout senti intégrer mon propre corps, renforcer mes bras, mes jambes, ma tête, se glisser en moi. J'ai compris très vite qu'avec lui la vigne allait mourir, les arbres ne seraient plus greffés, les murs tomberaient, les chants ne résonneraient plus, la langue disparaîtrait. Mais paradoxalement je me suis senti plus fort. Cet homme aurait-il pu vibrer en présence du grand-père de Maheriniaina, de Julien ou de Lizo ? J'aime voir le monde ainsi. Tous des Xhosas, des Mernes, des Roergats occitans, des Lakotas, des Yanomamis, des Ojibwas, des Dogons, des habitants de la Busserine à Marseille, du 93 à Saint-Denis ou du 19ème à Paris. Du moins ai-je la sensation de porter le regard depuis ce point de vue là, celui de l'autochtone, de l'indigène, du résistant, du prétendu perdant, du paysan, du cueilleur, du prétendu moindre, de l'habitant du quartier populaire, du voyageur un temps perdu.

Je cherche à restituer ces sensations dans des émotions plus vastes qui nourrissent nos écritures scéniques : celles de « la guerre des natures », au fil de laquelle des colons, des gouvernants, des instituteurs, des commerçants, des industriels, des missionnaires et des voyageurs ont détruit des populations entières, afin d'asseoir domination et profit sur le monde des richesses matérielles et naturelles.

Quelles sont ces disparitions violentes, rapides, lentes, très lentes parfois, qui laissent derrière elles quelques souvenirs de danse ou de texte, quelques mots, quelques traces de cultures éparses, affaiblies, en perdition ? Quel est ce temps de l'Anthropocène qui éparpille et détruit les terres, les climats, les hommes, les langues, les animaux, les plantes ? Nous tentons d'en capter quelques fragments vers l'expression vivante.

Jeu

Au plateau, Lizo, Maheriniaina, Julien et Christophe incarnent la langue, ses possibles chairs et singularités. Ils la dansent. Ils disent et vivent des histoires empruntées au réel, filmées et enregistrées auprès de locuteurs qui pensent perdre leur langue. Ils dansent des résistances et des luttes de langue, racontent des fragments d'autobiographies venus d'Antananarivo, de Khayelitsha, de Gensac, de Lacombe, de Margue.

Rythmer la langue, éprouver sa prosodie, s'amuser avec les sons, traduire la langue en corps, mots, jeux. Le plateau donne du français, de l'occitan, du malgache, du merina, du xhosa, de l'anglais. Il donne surtout du corps, de l'acrobatie et de la langue rendue à la fois audible et visible, gestuelle, pour un texte de théâtre incarné. La musique jouée en direct porte les linéaments de la parole pour ne faire plus qu'une avec la langue.

LENGA s'ouvre avec la reconstitution au plateau d'une conférence donnée par le leader Yanomami du Brésil Davi Kopenawa en 2010 à Bilbao. Traduit par l'anthropologue belge Bruce Albert, Kopenawa insiste sur la nécessité de défendre les langues pour sauver les peuples indigènes, pour donner une chance à l'humanité diverse, pour sauver les cosmogonies autochtones qui portent le monde.

Maheriniaina, avec pour seul son celui de son corps, danse la langue et le texte de Kopenawa silencieux, tandis que Julien joue le traducteur Bruce Albert et prononce phrases et mots. De cette conférence ludique et improbable, les deux hommes s'unissent dans une seule et même chair, pour jouer avec Lizo et Christophe une ode aux différences et aux singularités des langues.

Résonne un mot sous tous ses idiomes : « différent ».

Scénographie

Avec l'artiste numérique Ludovic Burczykowski, LENGA met en scène une projection de lettres, mots, phrases, graphes, explorant les possibilités multiples de fragmentations, déformations, animations de ces signes et dessins. Les corps et les voix des performers s'articulent à ce mouvement graphique et typographique. La chorégraphie élabore un dialogue fait d'analogies rythmiques, visuelles et sémantiques, entre langues et langages, signes et mots. Le corps vient tordre, souligner ou amplifier des lettres. Une réception acrobatique morcelle une phrase ou unit un mot.

S'inspirant des travaux de la plasticienne britannique Susan Hiller, des lignes représentent les dessins si spécifiques et si riches de l'oralité des langues et des voix du plateau, montrant ainsi les traits vifs, saillant et saccadés, volontaires et nuancés du témoignage et de la parole. Traces graphiques de langues encore vives mais menacées, qui s'articulent à la théâtralité adressée et spontanée commune aux pièces du GdRA.

Ces jeux de langue sont présents sur quatre écrans disposés verticalement au lointain. Quatre paysages, quatre surfaces blanches, quatre acteurs, quatre pages. Ces supports permettent l'unisson comme la pluralité.

Christophe Rulhes, le GdRA





Une production du GdRA

Partenaires **Le Théâtre VIDY, Lausanne** | Suisse ; **Le Printemps des Comédiens**, Montpellier | France ; **Les 2 Scènes** - Scène Nationale, Besançon | France ; **Le Cirque Théâtre** - Pôle National des Arts du Cirque de Normandie, ElBeuf | France ; **l'Usine** - Centre National des Arts de la Rue, Tournefeuille | France ; **Le Théâtre Garonne**, scène européenne, Toulouse | France ; **La Breche**, Pôle National des Arts du Cirque de Normandie, Cherbourg Octeville | France ; **CIRCa**, Pôle National des Arts du Cirque, Auch | France ; **Le Théâtre Romain Roland**, Villejuif | France, **Les Treize Arches**, scène conventionnée, Brive | France.

Le GdRA reçoit le soutien de **l'Institut Français** et de la **Convention Institut Français / Ville de Toulouse** pour les résidences de création de LENGa à Madagascar et à Cape Town.

La compagnie est conventionnée par la **DRAC Midi-Pyrénées, le Conseil Régional de Midi-Pyrénées et la Ville de Toulouse**.

Avec le soutien de **l'Aléa des Possibles - Chapitô Métisy** | Madagascar et de **l'école du ZIP ZAP Circus au Cap** | Afrique du Sud.

Mise à disposition d'espace **La Grainerie**, Fabrique des arts du cirque et de l'itinérance, Balma Toulouse-Métropole.

Le GdRA au théâtre Garonne

Singularités Ordinaires, 2011

Nour, 2011

Sujet, 2014

CHRISTOPHE RULHES

Christophe Rulhes, né en 1975, pratique la musique et le chant dès le plus jeune âge. Durant les années 1990 il est diplômé en communication, en sociologie et en anthropologie à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales de Paris et chercheur doctorant allocataire associé au laboratoire CAS-LISST de Toulouse. Dans les années 2000 il multiplie les expériences artistiques à la croisée de plusieurs disciplines dont la musique, l'écriture, la scénographie, le mouvement, l'image et le son, la mise en scène et les sciences humaines. En 2005, avec Julien Cassier, il confonde le Gdra pour lequel il conçoit, écrit et met en scène le théâtre du GdRA. Son travail questionne une articulation potentielle entre les arts et les sciences humaines au cœur d'un théâtre physique, narratif, pluriel, un théâtre des humanités, adressé à tout un chacun, se voulant ludique et libre, engagé dans le présent.

JULIEN CASSIER

Julien Cassier, né en 1978, intègre le Centre National des Arts du Cirque dont il sort en 2001 comme voltigeur et acrobate. Il collabore avec plusieurs collectifs pluridisciplinaires dont La Tribu Iota, Anomalie, Baro d'Evel, ou la Compagnie 111 au sein de laquelle il crée le spectacle Plus ou moins l'infini. En 2005, il cofonde avec Christophe Rulhes, le GdRA pour lequel il crée les chorégraphies et les scénographies, explorant notamment la danse, le mouvement, l'image et le son, le jeu d'acteur tout en coordonnant les enquêtes du collectif. Il conçoit pour la compagnie divers agrès/scénographie et oriente ses recherches chorégraphiques vers une transparence de l'engagement où le corps se laisse précéder par l'action. Il contraste cette immédiateté du geste par des chorégraphies plus mesurées par le son ou la parole, mais toujours débordantes en physicalité.

LIZO JAMES

Il est membre du ZIP ZAP Circus School au Cap en Afrique du Sud. Il a grandi dans le Township Khayelitsha de Cape Town et devient interprète de cirque dès l'âge de 11 ans. En tant que membre de l'école du Zip Zap, il joue un duo acrobatique et clownesque dans de nombreux festivals à travers le monde, vers des esthétiques plutôt traditionnelles se voulant adressées au grand public.

Lizo multiplie les disciplines et les compétences de jeu et de cirque depuis son enfance. Il travaille particulièrement le rapport entre l'acrobatie théâtralisée et l'acrobatie dansée, et s'intéresse en cela à la scène contemporaine. Il chante et joue de plusieurs instruments de musique : tambours, percussions corporelles, Gumboot. En parallèle de sa vie d'artiste, il s'investit au Zip Zap Project en lien avec les enfants atteints dès la naissance du VIH positif. Il aime transmettre et aider les jeunes de sa communauté à survivre dans les townships dont il dit qu'ils restent encore un monde de violence et d'intolérance.

MAHERINIAINA PIERRE RANAIVOSON

Né en 1986, il est performer et professeur au Chapitô Metisy, école issue de la compagnie l'Aléa des Possibles d'Antananarivo à Madagascar. Il fait parti des piliers de la création de cette école de cirque social. Le cirque l'a découvert enfant dans les rues alors qu'il y faisait des joutes acrobatiques. Mahennina n'a pas de discipline de cirque particulière : en l'air ou au sol, il aime adapter son corps aux jeux de l'espace. Il apprécie particulièrement la danse contemporaine et connaît bien les traditions musicales, rituelles et dansées des Merinas de Madagascar. Il a créé avec la compagnie l'Aléa des Possibles et des amis un premier spectacle de cirque en lien avec ses racines malgaches. Le spectacle fut programmé en 2011 et 2012 dans des festivals en France métropolitaine. Mahennina découvre alors le milieu professionnel français. Il participe également au projet de l'école en transmettant son savoir auprès des jeunes des rues afin de les accompagner vers un avenir meilleur.



La compagnie GdRA fait chanter et danser les langues

Lenga, le nouveau spectacle de GdRA nous emmène au Cap et à Madagascar sur des terres de vieilles langues. On y danse, on y chante, nous disent, dans leur langue, Lizo et Mahéry accompagnés par Christophe et Julien, créateurs de la compagnie GdRA. Une enquête en forme de quête. Documentée et tonique.

En 2007, le premier spectacle de la compagnie GdRA (Groupe de Recherches Artistiques), co-fondée par Christophe Rulhes et Julien Cassier, avait pour titre *Singularités ordinaires*. C'était plus qu'un titre, tout un programme. Tous leurs spectacles traversent des identités singulières et c'est le cas de leur nouvelle création *Lenga*.

Lenga nostra

Comme à chaque fois, Christophe Rulhes, par ailleurs diplômé en communication, sociologie et anthropologie à l'EHESS (École des hautes études en sciences sociales), signe la conception, le texte et la mise en scène du spectacle tout en assurant une partie de la musique. Comme à chaque fois, Julien Cassier, qui avait suivi un cirque itinérant avant d'intégrer l'École nationale des arts du cirque où il s'est formé comme voltigeur et acrobate, signe, lui, la chorégraphie.

Chacun de leurs spectacles tourne autour de rencontres associées à un travail d'enquête. Cette fois, ils ont rencontré Lizo James, membre du ZIP ZAP Circus School au Cap (Afrique du Sud) et Mahérianina Pierre Ranivoson qui lui, à Antananarivo (Madagascar), est membre de la compagnie l'Aléa des Possibles, une école de cirque social. Le fil rouge de *Lenga*, c'est la langue, celle de la famille, de la tribu, du clan, des ancêtres.

Tout est parti d'un vieil enregistrement effectué par Christophe Rulhes quand il avait huit ans. Sur la bande magnétique, la voix de son grand-père parle une langue qu'il ne comprend pas mais il lui plaît de l'entendre. C'est l'occitan, que son grand-père appelle la « *lenga nostra* ». Pourquoi ne lui a-t-on pas appris la langue de ses ancêtres ? Pourquoi l'institutrice se moquait de son grand-père lorsqu'il est arrivé à l'école parce qu'il ne connaissait pas le français, seule langue des écoles de la République ? Et ailleurs,

comment c'est ? Son ami et complice de GdRA, le toulousain Julien Cassier, partage ce questionnement. L'enquête commence en partant d'un constat : chaque année des langues disparaissent de par le monde, c'est une énorme perte. C'est ce qui est dit au début du spectacle qui vire un peu trop au blabla – seul moment de faiblesse où le discours prend le pas sur l'expressivité scénique.

La langue xhosa et la langue mé-rina

L'enquête va les conduire au Cap. Où ils rencontrent Lizo qui parle le xhosa comme l'icône Miriam Makeba et sa fameuse chanson des clics. « Il n'y a que les blancs ou les colons pour appeler cette chanson le chant des clics. En xhosa, nous l'appelons Qongqothwane », dit Lizo. Tout cela traverse le spectacle. Il en va de même pour la rencontre à Madagascar avec Mahérianina (Mahéry) qui est un Mérimina, l'une des dix-huit « fook » ou tribus malgaches, le mérimina étant devenu « la langue officielle de Madagascar malgré la domination du français ». Mais il est bien d'autres langues sur cette île au sud-est de l'Afrique : une trentaine, un pays de récits comme le remarqua Jean Paulhan qui s'empessa de les recueillir.

Le spectacle avance ainsi dans la découverte de ces deux mondes que portent en eux Lizo et Mahéry réhaussés par leur forte personnalité, et en écho avec le monde occitan (ce qu'il en reste) des deux autres. Le tout mis en rythme et

mouvement par le travail des corps entre danse et acrobatie où Lizo et Mahéry sont associés à Julien Cassier et accompagnés musicalement par Christophe Rulhes (cabrette, guitare, platines).

Mahéry s'attardera sur l'étonnant culte des ancêtres à Madagascar, le famadihana, perpétué auprès d'immenses tombeaux de pierres et de terre. « On ouvre le tombeau et on sort les corps qui ont demandé à ce qu'on leur change le linceul et on leur en met un tout nouveau, tout propre. » Puis on danse avec les morts. Un film nous montre le dialogue entre Mahéry et sa grand-mère Razafiarisoa et un autre film le dialogue entre Lizo et sa grand-mère Nomathemba qui l'a élevé, vivant à sept dans dix-huit mètres carrés, une baraque dans la section D des townships du Cap. C'est là que Lizo a appris la danse gumboot des anciens mineurs et esclaves, les rituels xhosas mais aussi le hip-hop et le rap. Jeux de langues et volonté explosive des corps font constamment la paire et se renvoient la balle de l'inventivité. C'est là tout l'art de cette compagnie peu ordinaire qu'est le GdRA : mettre en scène de multiples façons (diversité des langues, des histoires et des formes) des singularités ordinaires.

**23 NOV. 2016 PAR JEAN-PIERRE THIBAUDAT
BALAGAN, LE BLOG DE JEAN-PIERRE THIBAUDAT**



© Nathalie Sternalski & Le Petit Cowboy

théâtre **garonne**
scène européenne

1, av du Château d'eau
31300 Toulouse - France

Le théâtre Garonne est subventionné par
Le Ministère de la Culture et de la Communication /Direction
Régionale des Affaires Culturelles
Occitanie, La Ville de Toulouse,
Le Conseil Départemental de la Haute-Garonne,
Le Conseil Régional Occitanie Pyrénées-Méditerranée

Le théâtre Garonne bénéficie du concours de l'ONDA
(Office National de Diffusion Artistique) pour la diffusion
de certains spectacles et reçoit le soutien de La Caisse
d'Épargne Midi-Pyrénées, Tisséo, la Librairie Ombres
Blanches, Anne&Valentin, Cofely Inéo, Reprint